



OLIVIER DAZAT

Panache

LE DILETTANTE

Extrait de la publication

Panache

Olivier Dazat

Panache

le dilettante

19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Pellos (*Match*, 7 juillet 1936)

ISBN 978-2-84263-522-0

*À l'ami disparu pendant la guerre du Golfe :
rendez-vous dans la Casse déserte.*

L'idole

I

Au milieu de la nuit, flottant dans un pyjama à rayures et les pieds nus crépitant sur le parquet, mon père me tira du lit avec une voix alarmée :

— Ta mère délire : elle a plus de 40 de fièvre...

— Qu'est-ce qu'elle a ? bredouillai-je.

— C'est encore tes conneries de Merckx. Elle raconte qu'il a repris le maillot jaune, qu'Ocana est tombé.

— Mais c'est formidable !

— Imbécile ! s'écria mon père en m'envoyant un gigantesque coup de pied

dans le derrière comme on en voit dans les premiers burlesques du cinéma muet.

On avait fait appeler s.o.s Médecins à son chevet. Un jeune docteur était assis sur le bord de son lit. Sa main était posée sur le front blanc et brûlant de ma mère dont les traits du visage exprimaient une intense fatigue. Elle semblait être concentrée sur un invisible effort, toutes ses forces aspirées par un rêve exigeant dont elle nous livrait le secret par bribes :

— Il descend. Il descend... Plus vite, encore plus vite... Une minute, deux minutes...

Le médecin se tourna vers nous avec un sourire impuissant :

— C'est sûr, elle a beaucoup de fièvre...

— À quoi c'est dû, à quoi c'est dû, trépi-
gnait mon père en m'adressant des regards
accablants.

À cet instant précis, ma mère se redressa sur ses coudes, les cheveux aplatis par la sueur, les joues creusées et les yeux comme agrandis par la frayeur d'une descente de col à tombeau ouvert :

— Ocana a perdu vingt mètres, il a peur dans les virages, il pleut, on entend l'orage...

Le jeune docteur, devant cette nouvelle manifestation, sortit de sa sacoche une seringue.

— Je vais lui faire une piqûre. Pour la fièvre, soupira-t-il.

— Vous ne craignez pas que cela recommence ? s'inquiéta mon père.

— Si Merckx reprend le maillot jaune : non..., lui répondit le praticien avec un parfait bon sens.

— Il a déjà repris trois minutes en deux jours, papa ! m'exclamai-je.

Mon enthousiasme chronométrique porta

le coup de grâce à mon père. J'essayai sur ma joue une première salve, tandis que les incantations prémonitoires de ma mère redoublaient de violence :

— Merckx est seul... Ocana est à terre...

Je lui livrai jusqu'à l'aube une poursuite en nocturne contre mon père, autour de la table de la salle à manger, dans la grande tradition des soirées du Vél' d'Hiv'. Contesté dans son propre foyer par un *cycliste belge*, mon père avait vu son prestige entamé, son statut de haut fonctionnaire à chauffeur, ses diplômes et ses études supérieures taillés en pièces par les Milan-San Remo et les Paris-Roubaix du champion, ses décorations au revers de sa veste balayées par des maillots de toutes les couleurs, roses, verts ou jaunes... Ma mère et mon jeune frère contaminés par ma passion pour Eddy Merckx, il s'était retrouvé

cruellement isolé au cœur du mois de juillet — le mois du Tour de France. Mais que pouvait-il faire contre le père sublimé de ses enfants et l'amant imaginaire de sa femme ?

Le lendemain, dans la descente du col de Mente, Luis Ocana chutait lourdement en essayant de suivre un Eddy Merckx survolté, matador encorné par le taureau... La fièvre de ma mère, elle aussi, chuta...

2

L'étape du Tour de France s'achevait sur l'hippodrome d'Amiens, une piste en cendrée où le robuste Joseph Spruyt régla au sprint le Néerlandais Léo Duyndam. Je m'en souviens comme si c'était hier, mais, pour moi, c'est toujours hier... Puis Eddy Merckx, dans son beau maillot de champion de Belgique, est arrivé à la tête d'un impo-

sant peloton dont le sprint pour la troisième place fut remporté par l'explosif finisseur italien Marino Basso, ténébreux et trapu. La foule envahit l'anneau, puis la pelouse, encerclant de sa ferveur les principaux acteurs de la journée. Ma mère ouvrit sa main et me dit, une dernière fois, de bien faire attention à moi, de ne pas me faire piétiner. Je croisai Roger De Vlaeminck, Italo Zilioli et Raymond Delisle. Je fus surpris par la désolation de Roger Pingeon boitillant et la mine enfantine de Lucien Van Impe qui suggérait l'heure du goûter. Il y avait vraiment beaucoup de monde, des coureurs, des journalistes et des spectateurs, muraille compacte et mouvante, labyrinthe sans cesse reconstruit, rébus falsifié, mais il en faut davantage pour décourager un petit garçon prêt à résoudre toutes les énigmes pour s'approcher de son sphinx...

Voilà, je suis à côté de lui, sagement à ses côtés pendant que chacun s'acharne à lui arracher un autographe, une interview, une poignée de main. Je l'entends répondre aux questions avec un accent bruxellois, de sa voix lente et philosophe, avec son front qui se plisse à chaque intonation. Il a les mains posées sur les hanches, son coude juste au-dessus de mon visage. Je suis à côté de lui, à côté de mon beau champion, de mon idole, à côté d'Eddy Merckx pour l'éternité, lui et moi, l'un à côté de l'autre sur l'hippodrome d'Amiens un 5 juillet 1970. Je touche doucement son maillot... Mais l'éternité est trop courte, car il se déplace en s'excusant gentiment d'un geste de la main, et la foule s'écarte sur son passage, se referme aussitôt.

— Alors ? me demande ma mère, tu l'as vu ?

— J'étais à côté de lui, ai-je répondu en

éclatant subitement en sanglots sous l'œil mélancolique du grand Martin Van den Bossche qui passait par là, son vélo sous le bras.

— Dis-moi plutôt comment il est, me consola ma mère en me forçant à me moucher dans sa main.

— Il est grand, très très grand...

Une demi-heure plus tard, nous remontrions la route conduisant à l'hippodrome, quand un coureur cycliste en survêtement apparut tranquillement au milieu de l'indifférence d'une foule encore gavée par le spectacle du Tour de France. Mais qui aurait pu se douter qu'après une étape de deux cent cinquante kilomètres Eddy Merckx enfourche à nouveau son vélo pour une sortie d'entraînement ? Moi, bien sûr... Moi seul, qui me mis à hurler son nom vers le ciel, croisant, pendant quelques secondes, le

regard du champion, tandis que l'on se retournait dans ma direction avec incrédulité.

— C'est Merckx ! criai-je une nouvelle fois. Puis, je le regardai longuement disparaître.

— Tu es sûr que c'était lui ? interrogea ma mère.

Vingt ans après, son regard ne m'a pas quitté, le seul regard que j'ai de lui, je peux vous le montrer si vous ne me croyez pas...

3

Il s'appelait Costenzo, Monsieur Costenzo. C'était un simple pion dans un cours privé, chargé de la surveillance des classes, de la sixième à la troisième. Il s'est approché de moi dans la cour de récréation et il m'a dit :

— Eddy Merckx est positif. Dopé. Il est mis hors course du *Giro*. Avec la suspension

de deux mois, il ne pourra même pas courir le Tour de France.

Italien et supporter de Felice Gimondi, il m'avait annoncé cela avec une ironie amicale. Quelques minutes après, on me forçait à sucer un sucre à la menthe dans une pharmacie du quartier. Le directeur de l'établissement, averti de mon état, s'était déplacé. Devant mon teint livide et mon allure décomposée, il conclut à un deuil cruel :

— J'ai été orphelin à douze ans, mon petit, me souffla-t-il en me passant la main sur les cheveux.

— Ils disent que Merckx est dopé, monsieur...

— Merckx ?



— Dopé, Merckx ! Dopé ! rugit mon père en ouvrant la porte. Derrière lui, ma mère et mon frère, les yeux rougis, m'attendaient.

discipliné, tandis que le champion américain, brave type un peu désolé, abattit son grand braquet à grands coups de reins acharnés...

